

Après

Luc LaRoche

Number 130, September 2011

Réinventer le 11 septembre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64960ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRoche, L. (2011). Après. *Moebius*, (130), 63–68.

LUC LAROCHELLE

Après

Le wagon empestait la *slivovitz*. Bettina fumait une cigarette dans l'allée, appuyée contre la porte du compartiment où dormait son mari. Devant ses yeux défilait un paysage enneigé où les épinettes rabougries alternaient avec des bouleaux cassés. De temps à autre, d'une maison délabrée s'échappait un filet de fumée.

Quelle idée stupide que de revenir ici, pensa-t-elle.

Depuis que Simon avait perdu un ami dans l'effondrement des tours, il ne voyait que de la poussière et de la grisaille. « Cette maudite ville ne mérite pas qu'on la sauve. Pas plus que l'Amérique. » Bettina se demandait comment Simon ne l'avait pas compris plus tôt. Bien sûr, à la faculté, elle avait remarqué son idéalisme de militant démocrate petit-bourgeois. Mais Bettina était convaincue que la réaction de Simon aux événements du 11 septembre tenait à autre chose que la désillusion : la rencontre avec la mort, une sensation d'étouffement dans le métier qu'il avait choisi, leur projet d'avoir un enfant qui ne se matérialisait pas. Et quoi d'autre ? L'arrivée de la quarantaine peut-être.

Début novembre, il avait quitté son emploi de bibliothécaire dans le Bronx. « Partons d'ici, six mois, un an ; j'ai des économies. Après, on verra. »

C'est lui qui avait eu l'idée de séjourner en ex-Yougoslavie, le pays de Bettina. « Nous pourrions voir ta famille, tes amis, l'Adriatique. Je ne connais rien de ton enfance ; j'aurai l'impression de te découvrir en même temps que ton pays. »

Bettina avait obtenu un congé sans solde, ils avaient sous-loué leur appartement et s'étaient envolés pour

Vienne. De là, ils avaient pris ce train pour Belgrade: deux jours dans l'inconfort d'un wagon vieux d'un demi-siècle, malmené par des rails remplacés seulement là où la guerre les avait tordus.

Bettina se demanda comment Simon faisait pour dormir. Il était six heures trente du matin. L'arrivée à Belgrade était prévue pour midi ce jour là, le 22 décembre.

Bettina se dirigea vers le wagon restaurant. Elle commanda un café et un croissant et alla s'asseoir à l'une des seules tables libres, le long d'une fenêtre plus sale que les autres, au bout du wagon. Bettina comprit pourquoi personne ne voulait profiter du paysage: la fenêtre mal fermée laissait entrer l'air froid. Elle releva le col de son manteau et enveloppa de ses mains la tasse brûlante.

Une guirlande rouge accrochée au-dessus du comptoir et la musique de circonstance ne parvenaient pas à donner au wagon une atmosphère de Noël.

Bettina était perdue dans ses pensées: elle n'avait pas remis les pieds dans cette partie du monde depuis que sa famille avait émigré aux États-Unis alors qu'elle avait quinze ans. Y revenir ne signifiait rien pour elle, sinon être confrontée aux séquelles d'un drame auquel elle avait échappé.

Le train ralentit à l'approche d'un village et la locomotive émit un long sifflement qui parut à Bettina bien inutile: il n'y avait personne. Le nom du village ne lui disait rien. Puis le train reprit sa vitesse de croisière avec une secousse qui renversa sur le manteau de Bettina la tasse de café que buvait un homme appuyé contre la fenêtre à côté d'elle.

— Excusez-moi, lui dit-il en croate.

— Ce n'est rien, répondit-elle spontanément, en épongeant avec un mouchoir le café qui n'avait pas encore pénétré l'étoffe. Ce manteau voyage depuis bientôt cinq jours; il n'en est pas à sa première tache. Assoyez-vous, je vous prie.

Quand l'homme hésita, elle se rendit compte qu'elle lui avait répondu en serbe.

— Désolée, je ne parle pas croate; je suis américaine et...

— Américano-Serbe? Beau mélange, dit-il en souriant, lui adressant cette fois la parole dans un anglais écorché.

Il ajouta, en empruntant une chaise à la table voisine :

— J'accepte votre invitation. Comme vous le voyez, on ne modernise pas les trains. Les touristes, sauf vous, viennent en avion ; seuls les autochtones prennent le train, et comme ils ne sont pas importants...

— Après Zagreb, mon mari et moi continuons sur Belgrade. Je suis née dans un village près de là, mais ma famille a quitté le pays quand j'avais quinze ans. Je n'y suis jamais revenue, avant maintenant.

— Vous ne pouvez revenir au pays que vous avez quitté : il n'existe plus.

— Je sais...

L'homme sortit sa main gauche de la poche de son parka et la tendit vers Bettina : il y manquait l'index et le majeur.

— On a fait plein de petits pays avec, et leurs frontières sont mal cousues : les ethnies et les religions s'entremêlent, ce qui fait que la haine subsiste, de tous les côtés de toutes ces frontières. Moi, je m'en fous : je parle à tout le monde.

— Vous avez fait la guerre ?

— Pas moyen de faire autrement : si vous ne la faisiez pas, on vous méprenait pour quelqu'un qui la faisait, et c'était encore plus dangereux parce qu'il n'y avait personne pour vous défendre. La guerre m'a coûté bien plus que ces deux doigts : ma femme, mon fils aîné, ma maison...

Le voilà parti pour me raconter sa vie, pensa Bettina. Heureusement, Simon entra dans le wagon et elle leva la main pour lui faire signe ; le type s'interrompit et écarquilla les yeux, comme s'il sortait d'un cauchemar.

— Désolé, je...

— Ce n'est rien, je comprends...

Quand Simon s'approcha de la table avec une bouteille de Coca à la main, le type leva les yeux vers lui.

— Ah, un vrai Américain, à ce que je vois !

— Vous êtes ?

— Votre épouse a gentiment invité le nomade que je suis à partager sa table, malgré la haine séculaire qui poussera nos peuples à s'entretuer jusqu'à la fin des temps. C'est que contrairement à ce qu'elle vient d'affirmer, elle ne comprend pas. Elle ne peut pas comprendre, et c'est tant mieux pour elle.

Rien qu'à demi éveillé, Simon ne savait trop comment réagir.

— Nous sommes venus en voyage pour...

— Je sais, je sais. Profitez-en bien!

Le type se leva et s'éloigna en faisant un signe de sa main droite. Simon prit place en face de Bettina.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, ce type?

— Parler de sa vie, je pense. De la guerre...

— Tu lui as parlé de la nôtre, de Ben Laden et compagnie?

— Ne sois pas idiot.

Bettina se leva de table.

— Viens, allons ranger nos affaires, nous arrivons dans moins d'une heure.

Sur le quai de la gare, l'odeur du feu d'un vendeur de marrons se mêlait à celle de la laine humide. En traînant sa valise dans la neige fondante, Simon faillit perdre pied et maugréa :

— Nom de Dieu, ils ne connaissent pas les abrasifs!

Bettina fut agacée :

— Tu voulais être dépaysé, non?

Ils avaient réservé pour leur séjour à Zagreb une chambre dans une auberge de la vieille ville, que le chauffeur de taxi mit une éternité à trouver. Simon s'énerma encore. Cette fois, Bettina s'abstint de réagir et laissa Simon se débrouiller pour acquitter la course et récupérer les bagages.

Le lendemain, ils se levèrent tard. Ils avaient encore le dîner de la veille sur l'estomac ; Simon attribua la chose à la sauce du ragoût d'agneau, mais Bettina savait bien que le responsable était le vin du pays dont ils avaient bu une quantité déraisonnable.

Vers dix heures, ils décidèrent de se rendre à pied jusqu'au bord de la Sava pour y prendre un café en regardant les péniches descendre vers le Danube. Contrairement à la veille, le temps était au beau et le soleil faisait reluire les pavés de Gornji Grad.

En traversant le carré Jelacic, Simon s'arrêta devant un étal de fleurs pour acheter une rose à Bettina.

— Désolé pour hier : le voyage commence aujourd'hui.

Et il déposa un baiser sur le front de Bettina qui lui prit la main pour l'entraîner vers le kiosque d'un vendeur de crêpes.

— Pas mal comme ville, n'est-ce pas ?

En se retournant, ils reconnurent le type du wagon restaurant. Il s'approcha d'eux avant qu'ils n'aient eu le temps de commander quoi que ce soit.

— Quel hasard de vous retrouver ici, mes amis américains !

Bettina, voulant se défilier, répondit :

— Nous nous rendons prendre le déjeuner sur le bord du fleuve.

— Pas question : c'est chez moi que vous venez. C'est juste à côté et vous aurez un aperçu de la vraie vie à Zagreb.

Simon surprit Bettina en acceptant, de sorte qu'ils suivirent l'homme et empruntèrent une rue qui descendait la colline. L'homme leur parlait des origines de la ville et leur indiquait les limites entre les divers quartiers. Les immeubles patrimoniaux avaient fait place à des maisons basses, la plupart en mauvais état.

— Nous arrivons.

Ils suivirent l'homme dans une rue plus étroite que les autres. Il marchait de plus en plus vite.

— Là-haut, autour du carré, ils ont reconstruit pour vous, les touristes. Ici, c'est la vraie ville.

L'homme les entraîna par une ruelle vers une petite place, et s'arrêta net en face d'un terrain sur lequel ne restait d'une maison qu'un tas de pierres.

— C'est ici !

Bettina et Simon ne comprenaient pas. L'homme fut prit d'une sorte de fébrilité.

— J'avais mon atelier de typo au rez-de-chaussée, et nous vivions à l'étage. C'était une jolie maison, pas luxueuse mais confortable, avec un toit en tuiles que je venais de refaire. Pas de chance : un des seuls obus tombés sur la ville. Je me battais du côté d'Okucani quand c'est arrivé, le 3 mai 1995.

L'homme hésita un moment.

— Ailleurs, vous en verrez des centaines de ces ruines pendant votre voyage. En fait, il y en a probablement des dizaines de milliers...

Il s'avança jusqu'au milieu du terrain et se pencha pour ramasser une pierre. Instinctivement, Simon recula d'un pas, craignant que l'homme ne leur lance la pierre. Mais il la laissa tomber par terre, et revint vers Bettina et Simon.

— Au fait, elles avaient combien d'étages, vos deux tours?